



Editeur responsable : Pierre Grisard  
Rédacteurs : Pierre-Paul Delvaux – Ginette Ori

Eglise Protestante de Liège Marcellis  
Quai Marcellis 22 – 4020 Liège BE61 0910 2274 5317

Site web : [protestantisme.be](http://protestantisme.be)

e-mail : [protestantisme.be@gmail.com](mailto:protestantisme.be@gmail.com)

ASBL Les Amis de Liège Marcellis – Même adresse – BE53 0000  
0457 4053

ASBL Entr'Aide Protestante Liégeoise – Rue Lambert-Le-Bègue 8 –  
4000 Liège  
BE52 7805 9004 0909

## ASCENSION – PENTECOTE SI DIFFERENTS ?

« Après avoir dit cela, il fut élevé pendant qu'ils le regardaient et une nuée le déroba à leurs yeux » (Actes1;9).

Pâques laisse tout doucement place à la célébration de l'Ascension quarante jours plus tard, nous enseigne la Bible. Cette Ascension qui a toujours paru moins importante que la fête de la Pentecôte, du moins aux yeux des chrétiens, s'avère en fait tout aussi primordiale :

L'image que l'on garde de l'ascension est l'élévation de Jésus dans les cieux.

Je me souviens d'ailleurs d'une illustration des années septante où l'on pouvait le voir monter

dans les airs avec une immense gerbe de feu aux pieds telle une fusée au décollage.

Bien loin de ces représentations absurdes, le message à en tirer n'a de valeur réelle que si on en garde une image symbolique. Pour reprendre l'explication d'un prédicateur, voici quelques années déjà, l'ascension, qui indique un mouvement partant du bas vers le haut, devrait nous signifier la démarche d'un Dieu qui nous tire vers les sommets, autrement dit qui invite l'humanité à se dépasser. En s'élevant, l'homme a franchi un cap, il ne stagne plus, il va un peu plus loin ; il progresse.

Peu importe le mouvement, ici on place l'homme sur les hauteurs, synonyme de grandeur (Il est à noter qu'il est souvent question de hauteurs dans la bible : ces messages adressés du haut des montagnes : le Sinaï dans l'exode, la transfiguration, ces paroles de Jésus proclamées sur la montagne...)

Voilà d'après moi le véritable enseignement à tirer de cette célébration de l'Ascension.

Passons maintenant à la Pentecôte : récit catalyseur du mouvement chrétien. La description biblique nous fait part de langues de feu se posant sur la tête de chacun des apôtres :

*« Tout à coup il vint du ciel un bruit comme celui d'un souffle violent qui remplit toute la maison où ils étaient assis, des langues qui semblaient de feu et qui se séparaient les unes des autres leurs apparurent ; elles se posèrent sur chacun d'eux » (Actes ;2,3).*

Ce passage, vrai démarrage du mouvement chrétien est-il si différent de l'ascension ? Pas tant que cela. En poussant ses disciples vers l'extérieur (après que ceux-ci en proie au doute étaient restés confinés de terreur), Dieu les invite à se surpasser comme pour le message de la montée de Jésus. De l'état d'hésitation, l'homme doit apprendre à vaincre ses peurs et ce faisant, il traverse les difficultés. Bon nombre de chrétiens ont pu aller au-devant de la mort et furent exterminés pour avoir répandu sa parole. Tout comme l'Ascension, la Pentecôte nous convie à un dépassement de soi-même, à aller un peu plus loin à chaque fois...

Pierre Grisard

### **Trois témoignages au culte de Pâques du 5 avril 2026**

Dire la souffrance au détour de la Parole et se (re)lever  
Ni plus humain que moins vivant,  
je suis né sans toucher terre.

Né à mille lieux de mon image  
pour pouvoir dire mon histoire.  
J'ai grandi prisonnier de mon corps,  
prisonnier de mon cœur,  
me rendant sourd à la vie.

Sourd à la vie et en colère,  
incapable de traduire  
en mots et en gestes d'amour  
l'in vraisemblance d'être soi,  
cette assourdissante souffrance.

Souvent je me suis senti seul.  
Souvent j'ai pensé que ce n'était point  
être fou que de se fouler l'ombre  
pour intimer à mon cœur  
de ne jamais battre sous  
le regard de mes semblables.

Puis, un jour, j'ai ouvert les yeux  
et j'ai vu sans plus envier  
le silence du monde  
infléchissant la vie  
à la ligne du ciel.  
Car bien des fois je suis tombé,  
mais toujours je me suis relevé  
moins vide, plus vivant.

*Raphaël*

Mon intuition et ma foi sont pour moi de même nature, égales et inexplicables, au-dessus de toutes choses. Elles dépassent la compréhension des faits, les opinions des autres, et même les miennes. Suivre mon intuition s'est souvent avéré être le choix le plus juste.

Mais un jour, j'ai réalisé que suivre cette intuition ne fonctionnait plus. Jusqu'ici, cela avait été une stratégie efficace, mais j'ai progressivement eu l'impression de devenir obsolète. Malgré mes efforts pour réfléchir et analyser la situation sous tous les angles, je ne parvenais pas à comprendre cette impression.

Tout ce que j'ai entrepris et tout ce qui m'entourait est devenu lassant, prévisible et ennuyeux. Naturellement, j'ai donc tenté autre chose : faire le contraire de ce que je ferais instinctivement, suivre ma contre-intuition.

J'ai transformé mes habitudes, ma façon de penser et d'agir, que ce soit pour un projet, un problème ou une situation nouvelle. J'ai exploré de nouveaux styles vestimentaires, artistiques, genres musicaux, films, livres et autres centres d'intérêt. J'ai rencontré de nouvelles personnes et découvert de nouveaux lieux. J'ai changé de monde lorsque j'ai senti avoir fait le tour du mien.

Désormais, dès que je me surprends à avoir des attentes précises, je change de direction. J'ai appris à suivre le courant plutôt qu'à le contrôler. Mon intuition était toujours présente, c'était simplement moi qui étais resté immobile.

Renaître, c'est se libérer du superflu pour ne conserver que l'essentiel, car plus nous nous encombrons l'esprit, plus nous étouffons la flamme qui nous anime. Renaître, c'est avant tout revenir à soi-même pour mieux repartir.

*Gaëtan*

En cette fête de la Résurrection, je vous propose un outil que les conteurs utilisent pour travailler les histoires qu'ils vont raconter ensuite. Il s'agit d'histoires proches des paraboles, des histoires qui aident à penser plus, des histoires ouvertes, des histoires qui disent que dans l'impasse il y a une issue... et cela n'est pas vrai pour toutes les histoires.

Nous travaillons les contes que nous recevons de la tradition avec beaucoup de liberté. Nous ne sommes pas des diseurs, nous ne sommes pas des folkloristes, nous sommes des conteurs. L'outil que nous utilisons est très simple : pour chaque conte nous travaillons à imaginer au moins trois dénouements différents. Des dénouements positif, négatif, neutre, surprenant, etc.

Nous travaillons ce que nous appelons des variations imaginatives. Je crois que cet outil peut nous servir à toutes et à tous. Faire varier les dénouements. Tout simplement, parce que, dans notre quotidien, nous nous racontons des histoires et elles sont parfois bien tristes. En effet, nous avons souvent plus d'aptitude à consolider nos malheurs qu'à les consoler.

Alors les « variations imaginatives » peuvent être bien utiles... Utiles pour se placer dans la dynamique du surgissant, de l'inattendu... et cela dépend uniquement de nous !

*Pierre-Paul*



### **La fête des mères toute proche m'amène à réfléchir à la dimension maternelle de Dieu. (d'après Shiao Chong)**

Le christianisme s'est rendu coupable d'une histoire patriarcale qui a opprimé les femmes. La conception de Dieu comme étant masculin, par exemple Dieu en tant que Père ou Roi, contribue certainement à notre glissement vers le patriarcat. Bien qu'écrite dans un contexte patriarcal, la Bible elle-même ne fait pas exclusivement référence à Dieu à travers des métaphores masculines. Il s'y trouve, bien que peu nombreuses, des métaphores féminines utilisées pour décrire Dieu. Voici quelques métaphores à connotations maternelles.

#### **Dieu : mère oiseau et mère ours**

L'une des images courantes est celle de Dieu en tant que mère oiseau abritant ses petits sous ses ailes. On la retrouve dans Ruth 2 :12 :

*« Que le Seigneur, le Dieu d'Israël, sous les ailes duquel tu es venue te réfugier, te récompense abondamment. »*

Les Psaumes ont utilisé cette image à plusieurs reprises :

*« Garde-moi comme la prunelle de tes yeux ; cache-moi à l'ombre de tes ailes. » (Ps. 17, 8)*

*« ... Je me réfugierai à l'ombre de tes ailes jusqu'à ce que le malheur soit passé. » (Ps. 57, 1)*

*« Il te couvrira de ses plumes, et sous ses ailes tu trouveras refuge... » (Ps. 91, 4)*

Jésus reprend ces images lorsqu'il se lamente sur Jérusalem :

*« Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu n'as pas voulu. » (Matthieu 23, 37 ; Luc 13, 34)*

Ces images dépeignent Dieu comme un Dieu protecteur et bienveillant envers son peuple. Mais une variante de cette image présente un Dieu qui pousse également ses enfants à devenir indépendants et à se renforcer. On sait que les aigles mères apprennent à leurs petits à voler en les poussant délibérément hors du nid, mais en les rattrapant avant qu'ils ne plongent vers une mort certaine : *« [Dieu] a gardé [Jacob] comme la prunelle de ses yeux, comme un aigle qui remue son nid et plane au-dessus de ses petits, qui déploie ses ailes pour les rattraper et les emporte dans les airs. » (Deutéronome 32:10-11)*

Avant d'affirmer que la Bible ne fait que renforcer les stéréotypes de la chaleur et de l'attention maternelles avec ces images féminines de Dieu, jetez un œil à *Osée 13:8* : *« Comme une ourse privée de ses petits, je les attaquerai et les déchirerai »*, dit le Seigneur. Ici, nous voyons que l'instinct maternel de protection des enfants peut susciter autant de colère que de chaleur. Méfiez-vous de la fureur d'une mère ! Pas d'image sentimentale de la mère ici.

## **Dieu : mère humaine**

De tous les prophètes, Isaïe semble être celui qui affectionne le plus l'idée de dépeindre Dieu comme une véritable mère humaine, comme en témoignent ces trois versets :

*« Longtemps, moi [Dieu], je me suis tu, je suis resté silencieux et je me suis retenu. Mais maintenant, comme une femme en travail, je crie, je halète et je gémiss. » (Isaïe 42, 14)*

*« Comme une mère console son enfant, ainsi je [Dieu] vous consolerais ; et vous serez consolés à Jérusalem. » (Ésaïe 66, 13)*

*« Une mère peut-elle oublier le bébé qu'elle allaite et ne pas avoir de compassion pour l'enfant qu'elle a mis au monde ? Même si elle l'oubliait, moi [Dieu], je ne vous oublierai pas ! » (Ésaïe 49, 15)*

Ce verset nous rappelle que Dieu transcende le genre ; les pronoms de genre ne sont que des métaphores destinées à nous aider à comprendre Dieu, qui dépasse toujours notre pleine compréhension.

Comme l'a écrit la théologienne Lynn Japinga\* : « *Le langage utilisé pour parler de Dieu devrait nous aider à comprendre et à rencontrer Dieu, mais nous ne devons pas confondre la réalité de Dieu avec les limites de notre langage.* » (Feminism and Christianity : An Essential Guide, Abingdon : 1999, p. 64)

De nombreux chrétiens conservateurs sont mal à l'aise avec l'utilisation d'images féminines pour Dieu. Mais ce ne sont pas une innovation féministe radicale, comme le montrent les passages bibliques ci-dessus. Cela fait également partie de l'histoire des débuts du christianisme.

Au II<sup>e</sup> siècle, Clément d'Alexandrie a mêlé ses métaphores dans sa description des chrétiens tétant au sein de Dieu le Père. Le mystique médiéval Maître Eckhart a décrit l'activité de Dieu : « Que fait Dieu toute la journée ? Dieu donne naissance. Depuis toute éternité, Dieu est allongé sur un lit de maternité en train de donner naissance. »

### **Mais jamais appelé « Dieu Mère »**

Il est vrai, cependant, que malgré ces images maternelles, la Bible n'a jamais utilisé le genre féminin pour désigner Dieu, et n'a jamais appelé Dieu « mère ». Dans une culture patriarcale ancienne, il n'est pas surprenant que les anciens Hébreux aient utilisé des pronoms masculins pour désigner Dieu. Mais on ne peut penser que cela visait à suggérer un Dieu de genre masculin. Selon l'hébraïsant Lynn Japinga \*\*, la raison pour laquelle les anciens Hébreux n'ont jamais appelé Dieu « Mère » est qu'« *ils se sont opposés à l'attrait du culte de la Déesse Mère parce qu'ils percevaient d'une certaine manière la différence entre la véritable divinité et la nature déifiée.* » (Till The Heart Sings : A Biblical Theology of Manhood and Womanhood, Eerdmans, 1985, p. 60)

Selon Terrien, l'ancien culte de la déesse mère, contrairement à ce qu'affirment certains commentateurs, n'a jamais eu pour but d'autonomiser ou de glorifier les femmes. Il s'agissait de glorifier la Nature, avec un N majuscule. Il n'est pas né d'une vénération de l'humanité féminine, mais plutôt d'une confusion entre le divin et la nature ; en substance, la Terre Mère était vénérée comme une déesse mère.

Ainsi, toutes les questions fondamentales liées à la nature, à savoir la fertilité, la sexualité, la vie, la santé et la mort, étaient associées aux anciens cultes de la déesse mère.

Ces religions ont tendance à confondre le sexe avec l'extase religieuse et la sécurité économique (agriculture et élevage). Il n'est donc pas surprenant que bon nombre de leurs rituels religieux impliquaient la sexualité, voire des prostituées sacrées. Par conséquent, le refus de l'Ancien Testament d'appeler Dieu « mère » n'était pas un acte misogyne.

Il s'agissait d'une tentative visant à souligner la transcendance de Dieu par rapport à la nature et à s'éloigner des anciennes religions de la déesse qui mettaient trop l'accent sur l'immanence divine dans la nature.

De même, appeler Dieu « père » n'était pas une glorification des pères humains ou des hommes, l'Ancien Testament a systématiquement fusionné les images et les métaphores du Dieu paternel avec la compassion et l'amour maternels, comme le suggèrent les images maternelles citées ci-dessus.

### **Une vérité sur Dieu**

La fête des mères est une occasion comme une autre de redécouvrir les images bibliques de la maternité associées à Dieu, afin de nous aider à percevoir d'autres vérités à son sujet.

*« Les gens décrivaient Dieu en termes féminins, non pas parce que Dieu est réellement une femme, mais parce que les traits féminins ou maternels révèlent quelque chose de vrai sur Dieu et sur leur expérience de Dieu. »*  
(Japinga, *Feminism and Christianity*, p. 66)

Mais, nous ne devons pas confondre ces métaphores avec la réalité de Dieu.

*\* Lynn Japinga est professeure de religion au Hope College et pasteure de la Parole et des sacrements au sein de l'Église réformée d'Amérique.*

*\*\* Samuel Lucien Terrien était un théologien protestant et bibliste franco-américain.*

*Ginette Öri*



### **Prière**

Seigneur Dieu,  
toi qui es pour nous Mère, Père et ami,  
Puisses-tu être connu et respecté des hommes comme l'auteur de la Vie  
et l'ennemi de toute mort.

Que ta création devienne enfin conforme à ce que tu veux pour elle  
depuis l'aube du temps.

Donne-nous le pain, la force et l'espérance dont nous avons besoin  
pour le jour qui vient.

Et comme tu pardones nos faiblesses et nos ambiguïtés,  
accorde-nous et l'envie et la force du pardon et de la bienveillance.  
Retiens-nous et soutiens-nous lorsque nous nous éloignons de l'amour  
et de la vérité, de ta volonté et de nos frères.

Garde-nous de la méchanceté et du désespoir.

Et à la fin du temps, ta paix, ta force et ton amour règneront  
sur tout l'univers.

Oui ! Vraiment !

*Guillemette Schricke modifié par Rémy Paquet*



## A prendre ou à laisser...

**Numéro deux**, un roman de David Foenkinos (Folio)  
Comment se reconstruire après un échec et un échec cuisant ?

Le succès d'Harry Potter a été phénoménal ! Qui pourra donc incarner le jeune sorcier au cinéma ? En 1999, les producteurs cherchent activement la perle rare. Finalement, il restera deux candidats. Ce qui est avéré. Le roman de David Foenkinos raconte la déception de celui qui a été le numéro deux justement.  
Un rêve brisé, une blessure profonde, une humiliation.

Martin, enfant, puis ado et jeune adulte souffre, rumine, se renferme, fuit toute relation sans pouvoir surmonter ce trauma. L'auteur ici à tout imaginé, excepté le fait qu'il y a bien eu en finale deux candidats, il nous raconte le rude parcours de résilience où l'amitié et l'amour pourront apaiser doucement le jeune héros et l'aider à retrouver la saveur de la vie.  
Une écriture familière, très typée, facile à lire. Un livre limpide.

*Pierre-Paul Delvaux.*

## Prédication

- Ézéchiel 37 : 1 – 14 - Romains 8 : 8 – 11 - Jean 11 : 1 - 45

Dans ces péripécies, il y a deux récits étonnants, frappant les imaginations, spectaculaires aussi ; qui restent gravés dans les mémoires. Les quelques représentations cinématographiques que l'on a essayé de réaliser à leur sujet l'attestent aussi.

Des ossements desséchés qui reprennent vie ! La résurrection de Lazare !  
Étonnants récits, surréels, dépassant les imaginations !

Ils parlent tous deux de résurrection, à leur manière, dans leur contexte historique et narratif propre. Nous voulons ici prendre le problème de manière plus globale et jeter un coup d'œil sur la notion de résurrection à travers la Bible. Ou plus exactement, je devrais dire les notions de résurrection. En effet, aborder la question de la résurrection dans la Bible, c'est souvent affronter une image toute faite : celle d'un dogme unique et immuable, promettant une vie après la mort pour tous les croyants. On pourrait avoir l'impression que de tout temps on a dit : si tu crois en Dieu et en Jésus-Christ, tu seras sauvé, après la mort tu ressusciteras et tu iras au paradis. Je suis à peu près sûr que dans la tête de beaucoup il y a cette conception.

Pourtant, lorsque l'on ouvre le texte biblique (e.a., avec les outils de la critique historico-critique et le regard de la théologie libérale), une tout autre richesse de conceptions multiples apparaît, au sujet de la résurrection. On constate, à la lecture des textes bibliques, une pensée en évolution, une espérance qui se cherche, se transforme et s'approfondit au fil des siècles. Et, dès lors, nous sommes invités à nous poser la question, aujourd'hui, en notre temps : à quelle résurrection est-ce que je crois ?

En effet, dans la Bible, il n'y a pas un concept unique de résurrection, mais plusieurs, en évolution. Et cela va de : il n'y a pas du tout de résurrection à une résurrection opérée déjà ici et maintenant.

Je veux aborder cela en 5 étapes (j'espère que ce ne sera pas trop rébarbatif et trop déstabilisant).

Sachons que ces étapes sont également des réponses à des questions fondamentales que l'être humain se pose.

Et c'est aussi en cela qu'il est riche d'abandonner des schémas uniques de pensée pour s'ouvrir à la pluralité des conceptions. Les différents concepts de résurrection sont liés à des questions essentielles, ils apparaissent parfois comme réponses à ces questions. C'est aussi cela que je vous invite à redécouvrir au travers de ce parcours. Je vous propose, donc de traverser ces cinq étapes qui jalonnent la Bible au sujet de la résurrection.

1. La première, c'est : il n'y a pas de résurrection ou "le silence du Shéol".

De très nombreux textes de la Bible hébraïque (notre Ancien Testament) parlent du Shéol ou ont en toile de fond cette conception. Parfois, on associe ce mot (shéol traduit parfois dans les bibles par « séjours des morts » ou « tombe » ou « abîme ») avec le paradis ou l'enfer. Mais il ne s'agit pas du tout de cela ! Les notions de paradis ou d'enfer apparaissent tardivement dans le judaïsme.

Le mot « paradis », pour désigner l'idée d'un monde idyllique de l'après-mort, ne date peut-être que du deuxième siècle avant notre ère. Avant cela, il désignait tout simplement un jardin terrestre. Mais restons sur le mot « Shéol ».

Tout commence, en fait par une constatation lucide, presque brutale, qui domine la plus grande partie de la Bible hébraïque. Pour les anciens Hébreux, la mort n'est pas un passage vers un monde meilleur, mais une descente dans le Shéol.

Que l'on peut imaginer comme un lieu souterrain, sombre et silencieux, où justes et injustes descendent pêle-mêle. Que l'on peut imaginer comme un lieu souterrain, sombre et là-bas, il n'y a plus de conscience active, ni de louange, ni de relation avec Dieu.

L'être humain, dans cette conception anthropologique ancienne, est une unité indissociable : sans le souffle de vie, il n'est plus qu'une ombre. Ce premier concept est essentiel, en effet, il témoigne d'une honnêteté intellectuelle et spirituelle.

Avant d'espérer, il faut regarder la mort en face : et quand les anciens faisaient cela, la mort leur paraissait être bien une rupture, une fin. Certains textes vont même jusqu'à affirmer qu'après la mort, il n'y a plus rien. Mais la plupart parlent du Shéol, de ce lieu où il n'y a plus ni joie ni tristesse...

Cela sous-entend également que c'est ici et maintenant qu'il faut être avec Dieu, qu'il faut respecter ses commandements. Après, c'est trop tard.

Par exemple, on a cette conception dans le Psaume 6, verset 6 : *'Car dans la mort, il n'est plus de souvenir de toi ; dans le Shéol, qui te célébrera ?'* Ou encore dans le livre de Qohèleth (l'Ecclésiaste, 9 :10) où l'auteur affirme : *'Il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse dans le Shéol, lieu où tu vas.'* Ici, pas de jugement, pas de récompense, juste un silence."

Ça c'est la première conception et il faut être conscient qu'elle est présente dans de nombreux textes bibliques.

2. Dans le texte biblique, on commence à parler de résurrection dans un tout autre cadre qui n'est pas celui du cadre individuel du moi face à la mort. Mais, on en parle dans le cadre de l'histoire du peuple. Nous sommes-là dans le cadre de la métaphore nationale : la résurrection, c'est celle du peuple. Nous ne sommes pas encore dans une résurrection individuelle.

Cette espérance, qu'après la mort il y a autre chose, jaillit, pour le peuple d'Israël, au temps de l'Exil à Babylone (587 av. J.-C.), lorsque le peuple d'Israël, politiquement mort et déporté, semble perdu à jamais (comme cela a été le cas de nombreux autres peuples).

Les prophètes d'Israël, comme Ézéchiël avec sa vision des ossements desséchés, utilisent alors un langage symbolique, fort et qui marque les esprits : celui de la résurrection. Mais attention, il ne s'agit pas ici de morts individuelles qui se relèvent de leur tombe. C'est une métaphore politique et spirituelle.

« Se relever », c'est pour la nation tout entière retrouver sa terre, son temple et son identité. Cette conception, bien que nationale, collective, invite (nous invite) à croire en l'espérance que même les situations les plus désespérées peuvent connaître un nouveau souffle. Il ne faut jamais désespérer, même « *quand on traverse la vallée de l'ombre de la mort* » (pour reprendre un verset du psaume 23) l'espoir est au bout pour les vivants. Le message étant : ne désespère pas, le divin accompagne tes pas.

3. La troisième conception de la résurrection survient face à la grande question de la juste rétribution. Comment se fait-il que des justes sur terre (ou certains justes en tout cas), vivent dans la misère, la pauvreté et la maladie alors que des injustes, qui commettent le mal au quotidien, vivent eux dans le bonheur, l'abondance et le confort.

On constate que répondre que celui qui est bien vu par Dieu est riche et prospère et que celui qui est injuste subit la colère divine, ici et maintenant, ne tient pas la route. On trouve pourtant cette réponse dans des textes bibliques. Mais dans la pratique, dans le vécu, cela ne fonctionne pas !

Alors, on imagine un concept de justice différée. Après la mort, celui qui a été juste recevra sa juste rétribution. L'injuste lui subira les conséquences de son injustice.

C'est la grande révolution théologique du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, en pleine crise des Maccabées. Face aux martyrs qui meurent pour leur foi tandis que les persécuteurs prospèrent, une question brûle les lèvres des croyants : « Où est la justice de Dieu ? »

C'est ici qu'émerge tardivement, par exemple dans le livre de Daniel, la croyance en une résurrection corporelle individuelle à la « *fin des temps* ». C'est une réponse urgente à un scandale moral.

C'est ici qu'émerge tardivement, par exemple dans le livre de Daniel, la croyance en une résurrection corporelle individuelle à la « *fin des temps* ». C'est une réponse urgente à un scandale moral. Dieu devra intervenir à la fin de l'histoire pour réveiller les morts, juger les oppresseurs et donner la vie éternelle aux fidèles.

Cette troisième conception se retrouve chez l'apôtre Paul. Elle est une espérance tournée vers l'avenir. La mort reste un ennemi, un « sommeil », mais on attend le grand jour où Dieu fera justice. C'est la foi de ceux qui parient sur l'avenir contre l'absurdité du présent. On trouve cela dans les épîtres aux Thessaloniens.... C'est aussi probablement une conception qu'il y a dans les évangiles synoptiques, avec des nuances cependant.

4. La quatrième conception, et c'est peut-être à mes yeux la plus intéressante, se trouve dans l'évangile de Jean. On peut l'appeler : la victoire présente sur la mort.

En effet, avec l'Évangile de Jean, un basculement remarquable s'opère.

La résurrection n'est plus seulement un événement à venir à la fin des temps ; elle devient une réalité présente, accessible dès maintenant.

Par exemple, dans cet évangile, on lit que Jésus déclare : au chapitre 5, verset 24

« *En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et croit en celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle ; il ne vient pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie.* » Notez le temps présent : *'il a la vie éternelle', 'il est passé'*.

La bascule est déjà opérée. Ou encore dans le texte de la résurrection de Lazare :

25 Jésus ajouta : « *Moi je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, même s'il meurt ; 26 et celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ?* »

Si cette vie a déjà commencé, alors la mort biologique perd son pouvoir.

Elle n'est plus une frontière infranchissable, mais un simple passage,

un seuil vers la plénitude de ce qui a déjà été entamé.

À noter que ce quatrième concept est, je pense, une perspective bien établie dans la théologie libérale : il nous invite à ne pas projeter notre espérance uniquement dans un futur lointain, mais à vivre dès aujourd'hui cette victoire, en expérimentant une relation vivante avec le divin.

La résurrection est déjà à l'œuvre dans l'amour, la justice et la vérité que nous vivons ici et maintenant. Nous sommes sans cesse invités à découvrir cette victoire présente de la vie.

5. Cependant, on notera qu'historiquement, les Églises traditionnelles ont opté pour une autre conception encore. En faisant l'alliance entre héritage juif et pensée grecque. En effet, dès les premiers siècles, l'Église a opéré une synthèse entre l'espérance juive de la résurrection des corps (notre point 3) et la conception grecque de l'immortalité naturelle de l'âme (conception que l'on trouve par exemple chez Platon). Le dogme qui en a résulté nous parle d'une âme immortelle qui survit immédiatement après la mort, en attendant de retrouver un corps glorifié à la fin des temps.

Cette construction théologique, bien que rassurante, a parfois éclipsé la richesse des autres voix bibliques. Elle a souvent mis de côté le réalisme du Shéol, la dimension communautaire de la résurrection en n'en faisant qu'une question personnelle, et surtout, le concept de la « vie éternelle présente » des écrits johanniques.

En conclusion, je dirais ceci, la Bible ne nous offre pas un manuel de l'au-delà, mais un parcours spirituel. Elle nous fait passer du silence du Shéol à l'espérance d'un peuple, puis au cri pour la justice individuelle, pour aboutir à l'expérience mystique d'une vie déjà victorieuse. Adopter une perspective libérale, c'est avoir le courage de ne pas figer ces étapes en un dogme unique, mais de les écouter toutes. C'est comprendre que la résurrection est moins un événement biologique futur qu'une transformation intérieure présente. « La vie éternelle ne commence pas après la mort, elle commence avant. »

Puissions-nous, dès aujourd'hui, entrer dans cette vie-là.  
C'est aussi cela qu'il nous faut découvrir et sans cesse redécouvrir à Pâques.

*Tom Mahieu*

\*\*\*\*



Pour le pasteur Louis Pernot de l'Église de l'Etoile à Paris,  
la résurrection ne se prouve pas, elle se vit. Invisible, insaisissable,  
elle déplace notre regard : le Christ n'est plus à chercher dans un lieu,  
mais à rencontrer dans une présence qui transforme l'existence.

## **De « la Bible au poème », Une anthologie qui accroche des émotions aux mots.**

Genre littéraire très ancien, la poésie – terme issu du grec poiein qui signifie créer, inventer - a marqué toutes les époques et révélé une influence considérable sur la culture et les arts de la parole. Elle est par excellence l'art de communiquer les sensations, les impressions, les émotions, par l'utilisation des sons, des rythmes et des harmonies. Le journaliste français Denis Lafay la définit comme « le droit de rêver et la possibilité d'espérer ». Mais bien d'autres ont tenté de la cerner sans en donner une idée parfaite et aboutie.

Docteur en théologie protestante, pasteur de l'Union des Eglises protestantes d'Alsace et de Lorraine, Philippe François a, il y a longtemps déjà, constaté que la poésie d'inspiration biblique représente un pan de la littérature très souvent marginalisé et pourtant que l'on ne peut oublier. En effet, nombreux sont les poètes à avoir, à toutes les époques, puisé dans la Bible, parfois pour actualiser les situations ou leurs émotions, pour produire des textes de valeur et de profondeur diverses. C'est qu'il est osé de rechercher dans la Bible des sentiments que l'on puisse délibérément faire siens et transposer dans des ressentis contemporains sans risquer de trahir les textes bibliques.

On doit à Philippe François d'avoir comblé un impardonnable vide en rassemblant dans une anthologie de belle facture des textes qui répondent à de grands chapitres de la Bible. Textes d'auteurs illustres mais parfois de quelques auteurs de renom qui, au contact de la Bible, se révèlent singulièrement moins pertinents qu'en d'autres domaines. Quoi qu'il en soit, ce travail original et ardu de l'initiateur de cette anthologie montre comment le patrimoine unique et singulier qu'est la Bible a pu inspirer, à chaque génération, des poètes désireux d'exprimer sans doute moins leur foi que cette expression spirituelle qui sommeillait en eux.

De Clément Marot, au XVI<sup>e</sup> siècle, au poète et éditeur contemporain Frédéric Boyer – qui signe une remarquable préface de l'ouvrage – en passant par Lamartine, Baudelaire, Jacques Prévert, Victor Hugo, la dramaturge et essayiste Sylvie Germain ou encore MC Solar et quantité d'autres.

« Nous ne sommes jamais seuls quand nous lisons la Bible, exprime d'entame Frédéric Boyer, nous ne sommes jamais seuls, mon Dieu. Mais d'une solitude lumineuse, immensément peuplée ». N'est-il pas vrai que la lecture de la Bible nous familiarise avec tout un peuple qui finit, au gré des récits, des paraboles et du cheminement de Jésus, par devenir un peu le nôtre.

« La Bible est une famille, comme le dit encore Boyer, depuis laquelle des voix crient et questionnent les textes ».

Certes, la Bible n'est pas une histoire ou un ensemble de récits ordinaires, c'est un monument de vie appelé à nous atteindre comme il a atteint des millions d'hommes et de femmes depuis les deux mille ans qu'il a été inspiré aux Apôtres. A condition que, comme toutes les générations successives, nous puissions, avec notre savoir, notre ignorance, avec notre manière contemporaine de nous exprimer, mettre nos pas dans les mots des Ecritures.

Et quel mode d'expression pourrait mieux que la poésie, qui utilise des mots communs pour dire des choses qui ne le sont pas, le plus justement traduire la Bible aujourd'hui ? Parmi un aussi riche florilège de textes, je me suis permis d'extraire ce poème de Henri Thomas (1912-1993) qui, inspiré par la Genèse (28,10-22), parle de l'échelle de Jacob.

Ce texte, écrit en 1970, renvoie entre autres à Bernard de Clervaux, qui voyait en l'échelle de Jacob le symbole des douze degrés de l'humilité ; le côté droit évoque le mépris de soi jusqu'à l'amour de Dieu, le gauche le mépris du monde jusqu'à l'amour du Royaume des cieux.

Oh l'alliance avec le monde d'en-dessous,  
 par le pied et la main qui tremble, par l'œil fou,  
 quand l'échelle, l'étrange échelle, s'est rompue  
 nul ne se doute de ma chute, et je remue,  
 pas tellement surpris, pas trop dépaysé,  
 m'asseyant au café, saluant, salué,  
 l'esprit plein des débris monstrueux de l'échelle  
 que je sème en tous lieux ridelle après ridelle,  
 morceau par-ci, morceau par-là, je l'ai bientôt  
 tirée entièrement du fond de mon cerveau.  
 Mais, ô merveille, ô mon échelle de Jacob,  
 Je voudrais t'oublier, tu reviens aussitôt !  
 Et je compte en mon cœur tous les pas que je fais  
 de nouveau, lentement, vers l'éclair du sommet,  
 jusqu'à ce que l'enfer, à qui manque un enfant,  
 se ressouvienne, et me brise traîtreusement.

Charles Marie Leconte de Lisle (1818-1894), influencé par Lamartine, Victor Hugo et Racine, et qui fut à l'origine du groupe du Parnasse, a notamment écrit, dans son recueil « Poèmes barbares », publié en 1862, un long poème consacré au Christ, intitulé « Le Nazaréen ». En voici un court extrait :

Cadavre suspendu vingt siècles sur nos têtes,  
 Dans ton sépulcre vide il faut enfin entrer.  
 Ta tristesse et ton sang assombrissent nos fêtes ;  
 L'humanité virile est lasse de pleurer.  
 Voilà ce que disait, à ton heure suprême,  
 L'écho des temps futurs, de l'abîme sorti  
 Mais tu sais aujourd'hui ce que vaut ce blasphème ;  
 Ô, fils du charpentier, tu n'avais pas menti !

Je ne puis clore l'évocation de l'«Anthologie de la Bible au poème » sans regretter que, parmi ces illustres signatures, l'auteur ait cru bon de glisser un quatrain tiré d'un texte de l'insolent Gainsbourg. Sans aucun doute aurait-il été mieux inspiré, s'il voulait faire place aux poètes chansonniers, d'évoquer le dernier texte écrit et chanté avec courage par Michel Delpech, alors que le cancer avait commencé de ravager ses cordes vocales, peu avant de l'emporter.

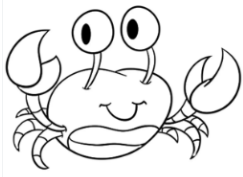
Voici la fin de mon chemin sur Terre.  
 Je suis à Toi, accueille-moi, mon Père.  
 Voici mon âme, séchez vos larmes, mes frères.  
 Je m'en vais là où brille la lumière.  
 Chère Sarah, ouvre tes bras, j'arrive.  
 Tu penses à moi, prépare-moi la rive.  
 Voici la fin de mon chemin sur Terre.  
 Je viens vers Toi, accueille-moi, mon Père.  
 Adieu la vie, mais je bénis ma chance.  
 La vérité, l'éternité commence...

Anthologie protestante publiée en octobre de l'année dernière aux Editions Labor et Fides, cet ouvrage est un travail intense de relecture d'œuvres poétiques à la lumière du divin mais aussi un hommage rendu à celles et ceux, chrétiens, protestants ou non, qui, à un moment de leur vécu, ont enfermé dans les sillons de leur pensée une étincelle d'espérance et sans doute aussi de foi.

*Charly Dodet*

## Un peu de sagesse souriante !

A côté de l'inénarrable Nasr Eddin, il y a encore beaucoup d'histoires souriantes. En voici une pépite qui nous vient d'Afrique noire :



L'histoire du petit crabe et de son père.  
Il était une fois quelque part en Afrique une famille de crabes.  
Un père, une mère et un jeune fils tout à son insouciance.  
Mais un jour, la mère meurt inopinément.  
Le père et le fils en sont très affectés.

Après quelques jours, le père s'adresse à son fils et lui dit :

Je vais prendre en main ton éducation, mon cher fils, et tu sais, ce qui compte avant tout dans la vie c'est de marcher droit. Ta pauvre mère, hélas et c'était son seul défaut, ne savait pas marcher droit et j'imagine qu'elle n'a pu te l'apprendre.

Alors à sa mémoire, eh bien je te demande d'apprendre à marche droit. Exerce-toi ici le long de ce ruisseau.

Et le petit crabe s'y est mis avec un cœur immense, tout au souvenir de sa mère et tout désireux de suivre les bons conseils de son père.

Il se plaçait juste au bord de l'eau, mais il avait bien du mal à suivre la rive en marchant droit. Chacun sait que les crabes marchent de travers et c'est sans malice...

Après plusieurs heures d'efforts survient le père. Le jeune crabe, des larmes pleins les yeux, dit ses efforts et ses échecs répétés. Le père sent toute la sincérité de son jeune fils. Je vais te montrer, fils.

Et il se met à marcher. De travers évidemment...

Oui, hum ! Cela, c'est ce qu'il ne faut pas faire, c'est comme cela que marche ton cousin Gontran, tu sais, le propre à rien... Regarde-moi bien.

Et il marche à nouveau... de travers.

Oui, évidemment, c'est comme cela que marchait ta pauvre mère. Je te l'ai dit, c'était son seul défaut. Et maintenant regarde...

Et il marche à nouveau. De travers ! Il s'arrête, n'ose se retourner. Ces quelques instants lui semblent une éternité... Et tout à coup il entend :

Oh, papa, si c'est cela marcher droit et bien, je le ferai comme toi...

Tel est le dénouement que le conteur africain m'a transmis, mais vous pouvez en imaginer d'autres. Je vous souhaite beaucoup de plaisir avec les « variations imaginatives ».

Pierre-Paul Delvaux

### Rencontre avec le pasteur

Vous souhaitez échanger avec le pasteur lors d'un entretien personnalisé ?  
Vous pouvez le contacter directement :

Par téléphone au 0473/19.85.15

Par email à [t.mahieu@epub.be](mailto:t.mahieu@epub.be)

Les rencontres peuvent se dérouler :

Au temple, quai Marcellis, dans la salle du consistoire  
ou à votre domicile, selon votre convenance

N'hésitez pas à prendre contact pour fixer un rendez-vous. Le pasteur se tient à votre disposition pour vous écouter et vous accompagner.

## **Culte du 7 juin à 15h00 : culte du réveil de l'orgue !**

La musique occupe une place particulière dans les cultes protestants. On y chante beaucoup. On écoute aussi de la musique qui dit-on « élève les âmes jusqu'au ciel »... L'orgue est l'instrument traditionnel qui accompagne nos offices religieux. Cela n'a pas toujours été le cas. Mais petit à petit, au fil des siècles, il s'est imposé dans nos temples et églises pour le plus grand bonheur des fidèles.

Dans nos paroisses protestantes, l'orgue occupe donc une place importante, il fait partie du paysage, il fait entendre sa voix, il ponctue les moments liturgiques... sa présence se fait sentir... nous lui accordons donc une attention particulière.

Certes, au quai Marcellis, il n'y a pas que l'orgue. Nous nous réjouissons chaque dimanche du piano, d'autres instruments viennent s'y ajouter de temps à autre...

Mais l'orgue, sur sa tribune, trône et domine... et quand il est nouveau... ne lui doit-on pas quelques égards ? En tout cas il nous faut marquer le coup... ce n'est pas chaque année que l'on change d'instrument. Ce même pas à chaque décennie qu'une communauté s'investit pour en acquérir un autre, quand l'ancien n'en peut plus après tant d'années de bons et loyaux services.

Comment manifester notre attention à ce nouvel arrivé, comment prendre conscience de sa place ? Comment se dire qu'il accompagnera désormais la vie de l'Église aujourd'hui et qui sait pour les générations avenir ?

Pour répondre à ces questions, une liturgie dite du « réveil de l'orgue » est proposée. C'est un évènement rare dans nos temples. Ne ratez pas l'occasion.

Il s'agit d'un culte durant lequel une place particulière est laissée à la musique et une réflexion est proposée sur ce thème.

**Le 7 juin à 15h00. Pas de culte le matin.**

*Tom Mahieu*

## **Agenda**

Culte tous les dimanches à 10h30 (sauf exceptions)  
Sainte Cène tous les premiers dimanches du mois.

### **Mai**

Dimanche 03 : 15h réouverture officielle de la synagogue de Liège (voir p.12)

Samedi 09 : Groupe régional des jeunes (voir p. 12)

Jedi 14 : Profest (voir p. 12)

Dimanche 24 : Culte musical de Pentecôte avec Sainte Cène.

Vendredi 29 mai : 19h Cercle Rey : dîner-conférence « Le mystère de l'abbé Saunière » par Maurice Etienne

### **Juin**

Mercredi 03 : 19 :30 Interconsistoire à Marcellis

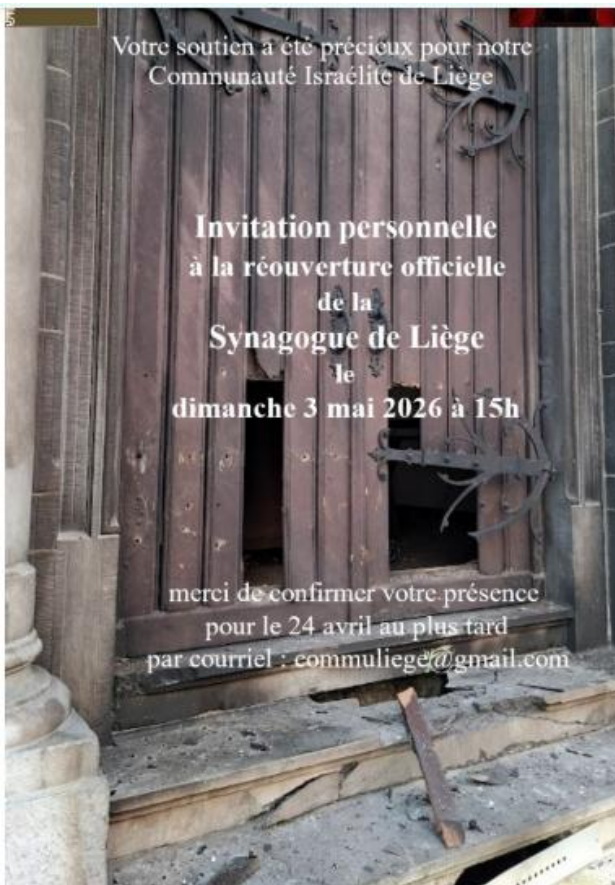
Samedi 06 et dimanche 07 : Eglises Ouvertes

Dimanche 07 : 15h Réveil de l'orgue (voir ci-dessus - pas de culte le matin)

Vendredi 20 : 19h Cercle Rey : dîner de clôture

(s'inscrire auprès d'Arlette – tél : 0473 67 23 07)

Assemblée générale ordinaire : un dimanche de juin après un culte écourté à fixer...



L'Entr'Aide, accueille tous les lundis entre 11h et 13h des personnes précarisées et leur offre du café, des rafraîchissements, des vêtements de seconde main et un repas chaud. Mais sans vous, l'Entr'Aide ne pourrait fonctionner. Pour l'accueil et le service de midi, nous avons besoin de lait, de café, de jus de fruit, de sucre, de sel, de poivre, de serviettes en papier et de gobelets en carton. Mais aussi de barquettes fermables pour les repas à emporter. Pour le vestiaire, nous avons **UNIQUEMENT** besoin de vêtements pratiques **pour les hommes**. Depuis le 1er janvier, les repas sont payants. Nous demandons 2 € par repas mais les offrons aux personnes sans revenu. Vous pouvez contribuer en offrant un ou plusieurs « repas suspendus ». Indiquez-le en communication. Nous privilégions les dons financiers. N° de compte : **BE52 7805 9004 0909** Nous cherchons aussi des bénévoles pour rejoindre l'équipe, même ponctuellement. Suivez-nous sur notre page Facebook : [facebook.com/entraideprotestanteliégeoise](https://facebook.com/entraideprotestanteliégeoise) E-mail : [entraide.protestante.liege@gmail.com](mailto:entraide.protestante.liege@gmail.com)